

*L'Année rabelaisienne*, n° 1, 2017. Paris, Classiques Garnier. Un vol. de 499 p.

Cette nouvelle revue annuelle, dirigée par Mireille Huchon, a pour vocation de « suivre de près la riche actualité rabelaisienne et de susciter des échanges suivis entre chercheurs », ainsi que le stipule la présentation intitulée « Aux lecteurs bénévoles ». Pour compléter cette présentation, François Rigolot (« Quelles saisons pour *L'Année rabelaisienne* ? ») commente la métaphore de la saison chez Rabelais, et place la naissance de *L'Année rabelaisienne* sous le signe de la « gestation printanière ». La première rubrique de la revue (« MISCELLANÉES ») comporte douze études. Nicolas Le Cadet (« Rabelais et les rabelaisants. Pour une histoire des querelles critiques au XX<sup>e</sup> siècle ») établit un bilan dont le fil directeur est le caractère « extrêmement polémique » des recherches au siècle dernier. L'auteur voit dans les incertitudes de la critique un effet programmé par le texte et conclut au caractère « déconcertant » de la fiction rabelaisienne, « capable d'articuler ce qui est habituellement disjoint ». Mireille Huchon (« Stéganographie rabelaisienne. Des endroits secrets désignés par le maître ») relève, dans le texte rabelaisien, des allusions, images cryptées, détails énigmatiques, termes rares ou polysémiques... destinés à susciter la collaboration active du lecteur. Richard Cooper (« Rabelais et la parodie littéraire ») constate combien il est difficile d'identifier et d'interpréter les parodies chez Rabelais. S'appuyant sur certaines de ces parodies, il montre qu'elles n'obéissent pas nécessairement à un projet satirique. Raphaël Cappellen et Paul J. Smith (« Entre l'auteur et l'éditeur. La forme-liste chez Rabelais ») interrogent l'esthétique de la liste, ses problèmes de mise en page et ses fonctions, qui ne relèvent pas toujours du comique mais participent essentiellement d'une poétique de la variation. Dans une perspective proche, Paola Cifarelli (« Écriture de la discontinuité ? À propos de la liste des cuisiniers du *Quart Livre* ») montre que les patronymes des cuisiniers du *Quart Livre* obéissent à des préoccupations grammairiennes et poéticiennes, les jeux sur la motivation des noms relevant autant de l'orthographe et de l'étymologie que de la recherche d'effets poétiques. Bernd Renner (« *Qu'un fol enseigne bien un saige*. Folie et ironie dans le *Tiers Livre de Pantagruel* ») examine les rapports entre ironie et folie dans les domaines de l'éthique et de la rhétorique. Le lien entre folie et ironie tient au fait que cette dernière repose sur la dissimulation, l'ironiste cachant sa sagesse derrière le masque d'une folie artificielle. Nous retrouvons l'ironie avec l'article de Scott Francis (« La publicité iatrosophiste de Rabelais. *Captatio benevolentiae* et *persona* de l'auteur, du *Tiers Livre* au *Cinquième Livre* ») : dans les prologues, Rabelais se montre comme médecin mais aussi « comme iatrosophiste, qui crée et perpétue les maladies qu'il prétend guérir », interpellant et manipulant le lecteur pour mieux le mettre en garde contre les stratégies de la *captatio*. Claude La Charité (« "*Venes jugulares, et arteres sphagitides*". Rabelais annotateur de *Nature de l'homme* d'Hippocrate dans la traduction d'Andrea Brenta ») met en évidence la méthode philologique suivie par Rabelais lorsqu'il édite, en 1532, la traduction du *Nature de l'homme* d'Hippocrate par Brenta, insérant notamment 39 manchettes marginales. L'étude fait apparaître un livre inconnu de la bibliothèque médicale de Rabelais, la traduction par Hermann Crusier du commentaire de Galien sur le traité d'Hippocrate. Elle permet en outre de mieux comprendre le soin apporté par Rabelais à sa pratique philologique. Romain Menini (« "*Noster Gryphius*". Rabelais et son ami Bertholf dans l'atelier de Gryphe. 1532-1533 ») restitue patiemment le rôle que joua chez Sébastien Gryphe ce fidèle d'Érasme et ami de Rabelais que fut Hilaire Bertholf, en particulier dans la diffusion des œuvres du Rotterdamois en France à partir de 1528. Charlotte Stoëri (« Vous reprendrez bien un peu de fiction ? Les contrefactuels dans les *Tiers* et *Quart livre* ») étudie la présence d'énoncés référant à des possibles non-advenus. Élaborés au moyen de constructions syntaxiques hypothétiques, ces énoncés enrichissent l'univers fictionnel en le ramifiant. Leur présence montre combien la geste rabelaisienne est constituée de « fictions *ad libitum* et à plaisir ». Olivier Pédeflous (« "Un mot panomphée" »).

Rabelais, *Cinquième livre*, chap. XLV »), après avoir dégagé les effets de sens de *panomphée*, mot issu d'une épithète qualifiant Zeus chez Homère, élucide certains éléments de l'initiation bachique chez Rabelais, en particulier dans ses rapports à la tradition des poèmes figurés. Il montre également les jeux intertextuels et les allusions amicales à Bouchet, peut-être Thenaud, sous-jacents à l'emploi de ce mot. Raphaël Cappellen (« Ni Lyon, ni Paris ? Sur quelques impressions gothiques des textes rabelaisiens et para-rabelaisiens ») propose d'identifier quelques éditions non signées des textes rabelaisiens et para-rabelaisiens. Ses analyses du *Vray Gargantua*, ancré dans la culture angevine, comparable dans sa matérialité à *La Légende joyeuse de maistre Pierre Faifeu* imprimée à Angers, permettent de penser que l'auteur de cet ouvrage serait à chercher moins du côté de maître François que parmi les écrivains installés en Anjou. Ensuite, la seconde rubrique de la revue (« ANNOTATIUNCULAE ») accueille dix brèves analyses sur divers aspects de l'œuvre. Myriam Marrache-Gouraud (« Maroufles et marauds. Des anonymes en (bas)-relief ») étudie le sens et l'emploi de *maroufle* et *maraud*. De ces deux mots dotés d'un radical commun, *maroufle*, inventé semble-t-il par Rabelais, est le plus varié au plan référentiel. Autour d'un autre mot aux riches facettes sémantiques, apparaissant dans le chapitre de *Pantagruel* consacré aux murailles de Paris, Romain Menini et François Poplin (« Os et ost. *Pantagruel*, XV ») font remarquer le jeu entre le substantif *os* (désignant les ossements au moyen desquels seraient construites les murailles), l'adjectif *os* (« hardi ») et *ost*. Nicolas Le Cadet (« L'Enfer d'Épistémon et les cris de Paris ») fait remarquer tout ce que la liste des activités misérables réservées aux puissants de ce monde, lors de la visite des Enfers par Épistémon, doit à la tradition des « cris » de Paris. Francesco Montorsi (« “Et mille aultres petites joyusettes toutes veritables”. Le dernier chapitre de *Pantagruel* et *Guérin Mesquin* ») souligne que le dernier chapitre de *Pantagruel* comporte des emprunts à *Guerrin Meschino*, roman de chevalerie italien du XV<sup>e</sup> siècle traduit en français en 1530 : les aventures hétéroclites promises par Alcofribas correspondent à celles qui sont racontées effectivement dans *Guérin Mesquin*. Anne-Pascale Pouey-Mounou (« Cloches, torcheculs et pantoufles. *Copia* érasmiennne et poétique du mot ») montre que l'amplification rabelaisienne relève d'un jeu intertextuel avec les méthodes érasmiennes, et d'une pratique de la variation par syllepse, dérivation, paronomase... Élide Valarini Oliver (« Propositions pour deux expressions du *Quart Livre* à partir de Cotgrave ») commente « *Contrefaire le loup en paille* » et « *Cela* » au moyen du dictionnaire de Cotgrave (1611). La première expression faisant l'objet de commentaires différents d'un éditeur à l'autre, et d'une définition assez large chez Cotgrave, l'auteur, constatant en outre « son absence des dictionnaires contemporains ou plus tardifs », envisage qu'elle soit due à Rabelais lui-même<sup>1</sup>. Claude La Charité (« Rabelais élève de Jacques Cartier ou Doremet disciple de Bertand d'Argentré ? ») signale que les allégations relatives au *Quart Livre* du chanoine Jacques Doremet, en 1628, selon lesquelles Rabelais aurait tiré ses informations de Cartier lui-même, allégations qu'Abel Lefranc disait obtenues auprès de contemporains de Cartier et Rabelais, sont en réalité issues de *L'Histoire de la Bretagne* (1582) de Bertrand d'Argentré. Carole Primot (« Rabelais lecteur de la troisième rédaction des *Macaronées* de Folengo »), s'appuyant sur l'épisode de l'île d'Odes, démontre que Rabelais a lu les deuxième et troisième rédactions du *Baldus*. Raphaël Cappellen (« La coquille tue. Note sur un passage de l'épître à d'Estissac (1532) cité par Bigot dans le *Botanologicon* d'Euricius Cordus (1534) ») propose de situer la rencontre entre Rabelais et Bigot non à la fin de la décennie 1530 mais au début. Guillaume Berthon (« Rabelais, Marot et la tentation anti-courtisane. Sur une épigramme imitée de Martial ») fait l'hypothèse qu'une épigramme de Marot empruntée à Martial célèbre son amitié avec Rabelais en faisant allusion à la retraite de ce dernier à Saint-Maur. Enfin, ce

<sup>1</sup> On notera toutefois qu'elle figure en 1605 chez Florimond de Remond, où elle signifie « se cacher » (« Luther faisoit du loup en paille... », *Histoire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle*, Paris, Chastellain, f. 217 r<sup>o</sup>)

## REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

copieux et riche volume s'achève par les rubriques « CHRONIQUES » (près de 80 pages de comptes rendus d'ouvrages et de spectacles consacrés à Rabelais) et « FANFRELUCHES » (variations ludiques et bien inspirées sur des aspects de l'œuvre de Rabelais), puis par les résumés des articles.

GÉRARD MILHE POUTINGON